

« tembre 1032), » réunion qui fut plutôt nominale que réelle.

Quoiqu'il en soit, cette période historique qui touche de si près aux contrées que nous habitons, est assurément très-importante. On reconnaît qu'Aymar « débrouilla plus nettement que « beaucoup d'historiens, même plus récents, cette époque singulièrement confuse de notre histoire. » Sous ce rapport même, il lui reste une gloire qui n'est pas médiocre, puisque c'est à lui, en définitive, « que revient l'honneur d'avoir porté, le premier, « quelque lumière sur cette partie obscure de nos annales. » Les deux feuillets qui manquent au manuscrit, à l'année 1512, pouvaient nous donner des détails sur l'impression que dut faire la bataille de Ravenne aux populations voisines des Alpes, et sur la marche des Suisses vers Dijon ; mais d'autres écrivains auront sans doute recueilli ces circonstances de l'histoire générale.

Évidemment, il est à bien juste titre historien des époques qui l'ont précédé. Cependant, c'est comme annaliste des événements de son temps qu'il nous intéresse au plus haut degré. A nos yeux, il est surtout auteur de mémoires et auteur infiniment estimable à cause de son savoir, de sa bonne foi, des importantes relations que son rang, son caractère, sa fortune l'ont mis à même de former. Il parle quelquefois de lui ; mais, comme les plus sages chroniqueurs, il n'en parle guère qu'autant qu'il faut pour montrer qu'il était témoin des événements qu'il énonce. S'étonnerait-on, par exemple, qu'en racontant les exploits de François I^{er} en Italie, il se soit interrompu pour écrire quelques mots de regrets sur le jeune enfant de six ans qu'il venait de perdre ? Pas un père malheureux ne sera surpris de cette interruption. Elle prouve une fois de plus que son cœur conduisait sa plume ; elle est une garantie nouvelle de sa sincérité. Peut-on lui reprocher d'avoir mis sa personne trop en relief, quand nous ne connaissons pas plus l'année précise de sa naissance que celle de sa mort ? Mais on l'accuse de trop parler de son bonheur conjugal. En effet, de nos jours on procède d'une autre façon ; tout écrivain qui parle de soi, eût-il une existence assez confortable, doit se dire malheureux et paraître avoir bu jusqu'à la lie le calice d'amertume.